

définir qu'à s'y laisser prendre. Mais il était difficile de ne pas croire à la sincérité des miens : " Venez demain au bureau, me dit-il, entre dix et onze heures, et j'aurai votre affaire." Ces paroles étaient grandes comme le monde, et je ne voyais rien dans les temps modernes qui fût aussi éloquent.

Le temps que je passai jusqu'au lendemain n'a de nom dans aucune langue ; je me levai six fois pour épier l'aurore ; je bus un gallon d'eau à la glace, je fumai à outrance, je déjeunai comme Jupiter au milieu des déesses, et à dix heures j'arrivais comme un conquérant dans le bureau de l'agence Bradlaugh. Il n'y avait personne ; j'attendis, puis je revins. Pendant deux heures, le bureau resta vide ; l'évêque d'Omaha venait de mourir deux jours auparavant et on l'enterrait ce matin-là même ; tous les bureaux étaient déserts en son honneur et les banques fermées. Enfin, à midi, mon jeune homme parut. Je lui sautai presque à la gorge : " Je n'ai pas encore d'argent, me dit-il, revenez à une heure et demie.

— Comment ! vous n'avez pas d'argent, m'écriai-je ; qu'est-ce que cela signifie ? Voulez-vous vous jouer de moi ? Remarquez que je veux absolument prendre le train aujourd'hui à trois heures, et que je vous tiens responsable de tous les délais. — Le chef de bureau m'a laissé sans un sou, répliqua-t-il ; je n'ai en ma possession que trois chèques à ordre représentant exactement le montant qui vous revient ; il faut les faire styler au porteur pour pouvoir les négocier dans une banque, et j'ai en vain cherché leurs signataires toute la matinée ; ils doivent être absents. Enfin, revenez à une heure et demie, j'espère que j'aurai réussi à les trouver.

A une heure et demie précise j'étais de retour : — Mon argent, mon argent, m'écriai-je d'une voix terrible ; il me le faut de suite, je n'ai plus qu'une heure devant moi ; l'omnibus quitte l'hôtel à deux heures et demie juste, c'est le dernier délai que je vous accorde. — Je n'ai pu trouver personne encore, répondit le jeune homme avec une espèce de honte mêlée de crainte. — Ah ! vous n'avez pu trouver personne ; eh bien ! je vais les trouver, moi, vos faiseurs de chèques ; venez avec moi de suite, je l'exige. . . . Et je l'entraînai violemment au bas de l'escalier qui menait à son bureau. Nous allâmes au pas de course chez les trois signataires en question ; tous trois étaient absents.

Jusqu'à deux heures un quart, démarches et courses furent inutiles. J'avais fait descendre ma malle pour qu'elle fût toute prête à mettre dans l'omnibus ; ma détermination de partir ce jour-là même était effrayante : — Venez avec moi à l'hôtel, dis-je au jeune homme, peut-être le propriétaire voudra-t-il négocier vos chèques. — Nous arrivâmes, nous nous adressâmes au propriétaire qui nous répondit qu'il ne connaissait rien à tout cela et qu'il ne pouvait y remédier ! Il restait encore une demi-heure pour le départ du train ; l'omnibus vint et emporta tous les bagages excepté le mien. Mon affaire était montée à la hauteur d'un événement ; les hôtes me regardaient, les uns avec défiance, les autres avec surprise ; une sueur froide coulait sur tous mes membres, et en voyant partir l'omnibus, j'eus comme un mouvement de colère féroce : — Par tous les diables, dis-je au jeune homme en lui sautant presque à la gorge, vous allez venir avec moi de nouveau ; Omaha n'est pas grand, heureusement ; peut-être trouverons-nous cette fois vos individus ; un quart d'heure me suffit pour me rendre à la gare dans un cab ; vite, courons, et je le tirai par le bras et nous arrivâmes tout haletants chez le plus voisin des signataires. — Il venait de rentrer, il modifia de suite son chèque, nous courûmes chez le second qui, lui aussi, était de retour, et qui fit comme le premier.

Ces deux chèques réunis représentaient soixante-quinze dollars ; il fallait maintenant aller les toucher à la banque ; nous y courûmes et reçûmes l'argent. Un quart d'heure s'était passé ; je n'avais pas le temps d'aller chez le troisième signataire, et plutôt que de ne pas partir immédiatement, j'aurais préféré être rôti vif.

J'entraînai avec moi le commis de Bradlaugh tout essouffé, tout ahuri, presque pris de vertige. Nous arrivâmes à l'hôtel ; mon compte était fait d'avance avec une réduction d'un dollar par jour, ce qui ne m'empêchait pas d'avoir encore à payer une note fort respectable. Je m'entendis avec le propriétaire qui devait toucher pour moi, dès le lendemain, le montant du troisième chèque et me l'expédia à Détroit où j'attendrais quelques jours. Je partis tambour battant dans un cab retenu à tout hasard, et j'arrivai à la gare au moment même où la locomotive sifflait ; je n'eus que le temps de jeter ma malle dans le compartiment des bagages et de sauter dans le premier car venu. La sueur m'inondait des pieds à la tête et j'avais le gosier comme un étouffement blanc ; heureusement que le train arrêtait trois milles plus loin, de l'autre côté du Missouri, à Council Bluffs, et que là j'aurais le temps de me désaltérer et me remettre de tant d'émotions violentes.

Maintenant, je veux faire connaître un détail curieux, qui en vaut la peine, et que l'entraînement du récit m'a forcé d'omettre.

On se rappelle qu'il y a trois lignes de chemins de fer d'Omaha à Chicago. Les trains de ces lignes partent à la même heure et arrivent à peu près en même temps, sans s'éloigner de beaucoup les uns des autres. La concurrence qu'elles se font est acharnée, ingénieuse, fertile en ressources de toute espèce ; elles ont des agents qui parcourent sans cesse les hôtels et qui s'adressent directement aux voyageurs pour leur vendre des tickets. Les propriétaires d'hôtels les mettent au courant de tous les départs et de toutes les destinations sans avoir de préférence pour aucune des lignes ; c'est aux agents de persuader les voyageurs. Or, l'un d'eux, celui du Rock Island Company, avait appris le matin que je devais partir ; un passager pour le Canada, ça ne se voit pas tous les jours dans ces parages. Il accourut à moi, me sollicita, m'attira, me convainquit que je devais m'en retourner à Chicago par le Rock Island R. R. Il fit tant que je le suivis jusqu'au bureau de sa compagnie pour prendre mon ticket et retenir mon lit ; mais je n'avais encore le sou en ce moment-là : — *it is all right*, me dit l'employé du bureau en me remettant mes tickets, notre agent se rend lui-même sur le train tous les jours et accompagne jusqu'à Council Bluffs, pour veiller à leurs bagages et les renseigner, les voyageurs qui nous font l'honneur de passer par notre voie.

Ainsi donc, je me trouvais nanti d'un ticket de voyage et d'un lit dans le Pullman, sans qu'il m'en coûtât rien, libre de tous mes mouvements, et pouvant m'échapper dans une autre direction, s'il m'avait plu de le faire. Chose à remarquer. Je vis l'agent dès le départ du train ; il passa devant moi peut-être vingt fois, jetant un coup d'œil de-ci, de-là, voyant à tout, ne me disant pas un mot, ayant l'air d'avoir autre chose à faire chaque fois que je m'approchais de lui pour le payer, enfin, ne se lassant d'approcher qu'à Council Bluffs même, après avoir vu à tous les détails, comme si le paiement des billets était le dernier objet dont s'occupât la compagnie qu'il représentait.

C'était très-fort, en vérité très-fort, et archi-yankee.

Donc, le 7 juillet 1874, que je quittai Omaha pour revenir à Montréal d'où j'étais parti vingt-huit jours auparavant. J'étais allé jusqu'à San-Francisco d'où je revenais en moins d'un mois ; j'avais passé par toutes les épreuves, toutes les misères, toutes les souffrances, et je revenais victorieux de ce qui aurait suffi à tuer dix hommes. Je compris alors pour la première fois que mon encouragement était une folie impie et qu'il restait peut-être encore bien des choses à faire pour moi dans l'avenir. . . .

A. BUIES.

(A continuer.)

### QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.  
E. HELLO.

Suite.

Les damnés en attendant la résurrection sont revêtus de corps provisoires semblables aux ombres d'anciens, et qui donnent prise aux tortures. Ils ont sans le repentir la mémoire du passé, ignorent le présent et prévoient l'avenir. Leur plus grand supplice c'est l'impuissance d'aimer.

A côté des damnés et à leurs têtes sont les démons, esprits déchus qui semblent avoir subi la honte d'une transformation matérielle. Ils exercent leur empire sur la nature, tentent les hommes et leur font partager leurs tourments dans la mort éternelle. Ils sont subordonnés les uns aux autres et font ainsi l'armée du mal dont le chef, Lucifer, a son trône au neuvième cercle au milieu des glaces éternelles.

II. C'est là toute la théorie du mal. Je continue cette analyse que j'emprunte toute à l'excellent ouvrage de F. Ozanam sur *Dante* et la Philosophie catholique.

Dante explique autant qu'il peut l'être le mystère de la génération humaine et l'influence que les sens exercent sur l'âme à laquelle ils sont unis. Il explique le rôle de ces deux parties de l'homme, leur mode d'union, puis leur séparation dans le temps et la résurrection du corps au dernier jour. Ce sont les sens qui prennent l'initiative dans les opérations de l'esprit, en lui offrant la matière de ses réflexions. Mais aussi, il y a en lui des principes qui ne viennent pas du dehors et que l'homme lui-même ne s'est pas donnés, des facultés innées qui annoncent en lui la présence invisible de la divinité. De là deux procédés pour la recherche de la vérité, l'observation et le raisonnement. Mais le sage doit marcher avec expérience, prudence et persévérance pour arriver à la certitude dans les choses qui ne dépassent pas l'ordre naturel. Encore en fait la certitude y sera souvent entourée d'ombres que la foi seule illumine entièrement.

Dans l'ordre moral le premier phénomène qui se rencontre ce sont les passions. Les passions sont indépendantes de la volonté qui ne peut que réagir contre elles. Elles ont un principe commun qui est l'amour. L'amour ici n'est autre chose que la tendance qui pousse tous les êtres à leur fin.

Pour faire contrepoids à la sensibilité aveugle, Dieu nous a donné une volonté libre de choisir entre ses attraits et le discernement pour la conseiller et veiller sur le seuil de l'assentiment. C'est ce que nous appelons la conscience. Mais ces forces de résistance que l'homme trouve en-dedans de lui-même contre les passions, ne lui suffisent pas. Il faut pour la réparation de ses fautes, à part une conscience fidèle qui en garde le souvenir, une douleur puissante et la résolution sévère de satisfaire à la justice éternelle, l'intervention divine qu'il obtiendra par la prière. Il faut la soumission à l'autorité religieuse pour entrer dans la carrière de la réparation. On n'en sort pas sans l'aveu, les larmes et la honte. Après l'expiation, l'homme a détruit par la méditation, la souffrance volontaire et la prière l'habitude du péché, et quand il a reçu l'absolution du dernier tribunal, il peut goûter le bonheur de la terre, dans l'exercice vertueux de toutes ses facultés.

Dante, après avoir ainsi retracé les combats du bien et du mal dans l'homme, fait dans les derniers chants du *Purgatoire* le tableau des destinées intellectuelles et morales de l'humanité. Le céleste cortège vient prendre possession du Paradis terrestre que la chute de l'homme avait rendu désert. C'est le Christ sous la figure d'un griffon, traînant un char merveilleux c'est-à-dire l'Eglise, sur lequel est assise Béatrice entourée de sept vierges, c'est-à-dire la Théologie avec les quatre vertus cardinales et les trois vertus théologiques.

Telle a été dans l'homme et dans le monde la lutte du bien et du mal. Elle se continue après la mort dans le lieu de l'expiation. Le *Purgatoire* " est comme une montagne dont les racines plongent dans l'Océan et dont la cime touche au ciel. Conique en sa structure elle se divise en neuf parties. La première est une sorte de vestibule dont les habitants expient par un délai proportionné les obstacles que rencontra leur tardive pénitence. Ensuite se succèdent sept zones concentriques, superposées, toujours plus étroites à mesure qu'elles s'élèvent et dans lesquelles se purifient les sept principaux vices, les sept formes coupables de l'amour. Au sommet enfin et au terme des épreuves, le paradis terrestre étend ses ombrages déserts, sous lesquels seulement les âmes régénérées vont boire à deux sources l'oubli de leurs fautes et le souvenir de leurs mérites." Ozanam.

Les âmes justes sont revêtues de corps subtils qui donnent prise aux peines matérielles proportionnées aux peines qu'elles expient. A ces réparations douloureuses s'ajoutent la méditation, la prière et l'aveu. Les âmes justes ont le souvenir du passé et la connaissance de l'avenir. Elles ignorent le présent et n'ont avec nous d'autre commerce que celui de la compassion et de la prière.

C'est dans le *Purgatoire* et le *Paradis* que Dante a surtout résumé toutes les connaissances géographiques et astronomiques de son temps. Sans doute il y a bien des erreurs et des lacunes dans les explications qu'il donne des phénomènes de la nature. Mais ces erreurs portent toujours sur des points que l'observation n'avait pas encore pu éclaircir. Quand il s'agit de faire appel au raisonnement, Dante s'élève à des hauteurs que les savants de nos jours ont trop souvent oubliées. En dépit de ses erreurs il a mieux connu le moi de créé que nos savants, parce qu'il y a vu Dieu partout présent. Sa science a été plus haute et plus vraie parce qu'elle le rapprochait de Dieu, tandis que celle de nos savants ne fait souvent que les en éloigner.

III

DE LA POESIE ÉPIQUE.

V

(DANTE.)

III.—Le bien.—10. L'homme a deux facultés principales : l'intelligence et la volonté. Il sent qu'il est fait pour connaître et aimer, connaître la vérité et aimer le bien. De là

deux sortes de vie pour l'homme, la vie active et contemplative. La première en développant sa volonté se perfectionne, et la connaissance de cette perfection lui donne une certaine mesure de bonheur. La seconde exerce l'intelligence et la perfectionne, et la conscience que l'homme a de cette perfection lui donne le bonheur, fin, unique des opérations de la volonté et de l'intelligence. Mais cette perfection, l'intelligence ne l'obtiendra qu'en contemplant sans voile l'être essentiellement intelligible qui est Dieu. Dieu est donc la fin dernière de l'homme, son souverain bien et son souverain bonheur.

A la pratique du bien et à la connaissance du vrai il y a des obstacles naturels et surnaturels. Nous en pouvons triompher à l'aide des bonnes dispositions de notre nature, de notre volonté libre et de la grâce divine. L'âme qui tend au bien a des dispositions naturelles ou surnaturelles qu'on appelle vertus. Il y a les vertus humaines ou cardinales : la prudence, la force et la justice. Il y a les vertus divines ou théologiques : la Foi, l'Espérance et la Charité en laquelle se résument toutes les autres et la seule qui fleurisse éternellement dans les jardins du ciel.

20. Le premier homme fut créé avec la plénitude de la science et de la vertu. Cette science eut besoin de se manifester au dehors ; de là le langage de l'homme puifut comme lui. Après la chute la science et la langue se perdent. Les écoles se multiplient sans retrouver la science jusqu'à ce que Jésus-Christ la rende au monde et la répande dans les sages de l'Eglise, les Docteurs qui se succèdent de siècle en siècle depuis St. Denis l'Aréopagite qui pénètre le plus avant dans les choses célestes, jusqu'à St. Thomas d'Aquin " dont le nom même est au-dessus de toute louange."

La Providence n'a pas moins fait pour la justice. Dieu veut le droit. L'homme a une double mission, le bien-être en cette vie et la béatitude éternelle. Pour cela il lui faut deux sociétés, l'une temporelle et l'autre surnaturelle. L'homme est naturellement sociable. Les individus se groupent en une seule famille, les familles en une seule cité, les cités en une seule nation, et les nations devraient ne former qu'une monarchie universelle. Le souverain ne doit être que le serviteur de tous et il ne doit y avoir d'autre noblesse que celle des vertus. Mais la société temporelle ainsi conçue ne saurait se réaliser complètement ici-bas. (1)

A côté du gouvernement temporel, il y a l'Eglise, société universelle, dépositaire des renseignements divins et des grâces surnaturelles. Elle est monarchique et a à sa tête le Souverain Pontife. Que si l'Eglise est troublée ici-bas par le mal, elle triomphe éternellement avec le Christ dans le ciel.

30. Au delà des neuf sphères des cieux, il y a le ciel empyrée, pure lumière, lumière pleine d'amour, séjour des âmes bienheureuses. Là elles jouissent d'un bonheur parfait bien qu'inégal, parce qu'elles y rencontraient le terme de leurs desirs. Ces âmes saintes sont revêtues d'apparences sensibles, mais lumineuses et pleines de gloire. Elles voient en même temps le passé, le présent et l'avenir et conservent les saintes affections qu'elles eurent sur la terre. Elles présentent à Dieu nos prières et nous font parvenir ses grâces. Leur béatitude consiste dans la connaissance et l'amour de Dieu, ce qu'elles obtiennent par la vision de Dieu. Les âmes justes reprendront au dernier jour leurs corps glorifiés, et leur bonheur s'en accroîtra. Dante les représente assemblées au milieu du ciel, formant comme une rose éblouissante de blancheur, dont l'allégresse et la louange s'échappent comme un parfum. Et des anges y descendent comme des abeilles et remontent vers le soleil éternel dont les rayons ne s'obscurcissent jamais.

Au-dessus des saints il y a les anges, intelligences et amours purs esprits, divisés en trois hiérarchies qui contemplent spécialement chacune des personnes divines et se subdivisent en neuf chœurs dont chacun a son point de vue différent. Ils ont aussi un ministère actif : ils meuvent les sphères célestes, interviennent dans les événements de l'ordre physique et de l'ordre moral et représentent en tout lieu l'omniprésence divine.

Enfin au-dessus des anges paraît Dieu lui-même, un et triple, premier principe, substance unique, créateur et rédempteur.

Ainsi le poète dans les cent chants qui composent son poème, a conduit l'homme à travers tous les mystères de la vie naturelle, et surnaturelle du sein de sa mère et du moment de la conception au seuil de l'éternité ; de l'état de péché à l'état de perfection, de l'enfer au ciel et à la vision béatifique de Dieu. Il a résolu tous les problèmes qu'il a rencontrés sur sa route du fini à l'infini.

C'est en vain qu'on a représenté Dante comme un précurseur et un prophète de Luther. Lui qui damnait ses amis parce qu'ils avaient été hérétiques, s'il eût pu prévoir Luther, il lui aurait creusé sa tombe de feu à côté des hérétiques ; on peut-être eût-il fait au moins apostat et incoquinat l'honneur bien mérité de le placer dans les glaces éternelles, parmi les traîtres et aux côtés de Lucifer. Il n'y a pas une des attaques fondamentales du protestantisme qui ne soit d'avance reniée expressément dans la *Divine Comédie*. Il croit hautement à l'infaillibilité de l'Eglise, à la tradition, à la primauté du siège de Rome, au pouvoir des chefs, à la valeur de l'excommunication et des vœux, à la légitimité des indulgences, au mérite et à la nécessité des œuvres satisfactoires. Il a justifié le culte des images et des saints et celui de la Ste. Vierge en particulier, " la fleur qu'il invoque tous les matins et tous les soirs." Il recommande souvent aux prières des fidèles les âmes du purgatoire. Il est l'admirateur des ordres religieux et de leurs saints fondateurs, et en particulier de St. Dominique " l'amant jaloux de la foi chrétienne." (2)

Il faudrait être bien scrupuleux sur l'orthodoxie pour se défier d'un ouvrage que les Papes ont fait expliquer publiquement sans y blâmer une seule erreur, et dont l'auteur, disciple fidèle de ses deux grands maîtres, a toujours suivi leurs pas. Il reproduit la doctrine profonde de l'Ange de l'école ; et ses spéculations hardies, revêtues des splendeurs du langage poétique, lui donnent avec St. Bonaventure une ressemblance qu'il est impossible de méconnaître et que sa doctrine rend encore plus frappante. S'il y a des différences dans la combinaison des idées, si le plan n'est pas le même, c'est que Dante n'a pas voulu faire une copie, mais une œuvre originale. En saisissant dans son ensemble et ses moindres détails la doctrine de ces maîtres, il est resté maître de leurs idées comme ils le furent ; et en les exprimant aussi bien qu'eux dans un langage différent, il a prouvé qu'il était digne de leur montrer ce qu'il avait appris d'eux.

(1) Je ne prétends pas donner comme plausibles toutes les idées de cet alinéa. J'expose la doctrine de Dante sans faire un cours de philosophie.

(2) Vid. Ozanam. Ouvrage cité. Orthodoxie de Dante.